

« Le suicide ou l'innommable »

*Extrait du livre "Le suicide en France: opinions et réalité" de Roger FARHI
Cahier de l'UNPS n°1 - Enquêtes d'opinion - Edition UNPS*

On ne parle pas du suicide qui cependant, en France, tue plus que la route. Sa seule évocation crée un malaise; on ne peut pas, on ne doit pas en parler. Ce constat amène à la question: pourquoi le suicide est-il innommable?

Parce qu'il remet en cause le fonctionnement du langage et en nie la substance en ce qui, disant en même temps une chose et son contraire, il s'attaque au sens, parce qu'en menaçant le langage, il viole un tabou sans lequel le maintien et le fonctionnement de l'appareil social est impossible, mais aussi parce qu'il dénie le principe de réalité nécessaire à la sauvegarde individuelle et collective, le suicide tombe sous le coup du dissimulé. Parce qu'il est l'innommable, il devient innommable et l'on ne prononcera plus son nom qu'avec précaution, réticence, effroi voire honte.

Le suicide est une tentative pour maîtriser la vie. L'être qui sent son moi se dissoudre, qui se sent dépossédé de son statut de sujet et donc ravalé au monde des choses (ce qui est la représentation même de la mort), tente de s'arracher à ce processus par le suicide. Par cet acte volontaire et vital qui rappelle à la cohérence de son moi, en une dernière révolte, il s'affirme comme sujet et prouve qu'il l'est toujours puisqu'il peut encore en décider.

Privé des mots qui peuvent préserver ou restaurer son statut de sujet, face à l'impossibilité d'user d'une authentique parole, face à l'innommable, la dernière ressource du suicidant pour exprimer son désir est l'acte de mort par lequel il va, une dernière fois, "parler sans pouvoir le faire".

Paradoxalement, l'acte désespéré du suicide exprime donc un espoir, il est une ultime tentative de récupérer la vie en s'affirmant comme sujet. Derrière l'acte de mort se cache un désir de vie. Il y a donc contresens, il y a quiproquo, contradiction entre l'acte et son sens et, partant, remise en cause du langage lui-même.

Le suicide se présente donc comme un anti-langage, il est l'innommable et, par retour, la parole se venge: on ne pourra nommer le suicide.

Le langage se présente comme l'un des fondements par lesquels un groupe d'êtres se constitue comme tel, s'identifie, se maintient et peut évoluer. Il est partagé par excellence, ne serait-ce que par ce qu'il n'a pas de raison d'être sans l'autre: il est le garant du communautaire, le ciment de l'appareil social.

La parole, particulièrement développée dans l'espèce humaine en regard des autres sociétés animales, est l'expression concrète du langage. Elle est individuelle et particulière : on ne saurait en effet parler à plusieurs en même temps et nul ne saurait dire tous les mots à la fois. Elle participe donc du langage qui est bien commun en même temps qu'elle s'érige face à la

communauté comme garante de l'autonomie de l'individu.

Cette ambivalence qui la caractérise a fait dire à Esope: "La langue est la meilleure et la pire des choses". Or, le suicide, acte de négation du langage et de la parole partagée au profit d'une parole autonome, tentative de créer une parole seule, cherche à affirmer sa propre loi et remet du même coup en cause celle du groupe.

Ce dernier ne manquera pas de s'en venger: ainsi le droit anglo-saxon prévoyait-il la peine de mort pour la tentative de suicide manquée: "oeil pour oeil, dent pour dent". Le suicide en s'attaquant au coeur même du langage remet en cause la parole fondatrice du rapport social. Cette tentative désespérée de création d'une parole seule, qui est peut-être la poursuite d'une chimère, interpelle chacun de nous dans son intimité la plus angoissante: chacun de nous ne vit-il pas en effet chaque jour la contradiction d'être un issu de deux, un produit de la parole partagée par ses parents et ainsi faite chair mais désormais implacablement solitaire?

Par ailleurs, dans la tentative de maîtriser la vie en affirmant l'autonomie et la toute puissance du sujet, celui qui a recours au suicide se donne la mort. Il nie donc le principe de réalité, principe vital nécessaire à l'organisation des actes permettant la survie individuelle et collective. Il représente donc une menace en ce que l'exemple risque d'en être contagieux: qui n'a en effet jamais rêvé de toute puissance, d'immortalité? Sacrilège! s'écriera l'Église. Interdit sur celui qui, annulant le don reçu de la vie par une mort librement choisie, tente de s'égalier au créateur en niant le fruit de la création!

On croit enfin à la magie du langage car il donne pouvoir sur la réalité et l'on redoute la puissance invocatoire du mot qu'il vaut donc mieux taire: "Lorsqu'on parle du loup, on en voit la queue" dit le proverbe, et ainsi certaines tribus montagnardes du centre du Vietnam ne prononçaient-elles jamais le nom du tigre de peur de le faire venir.

Par une série de mal ou trop bien entendus, voilà donc le suicide intégré comme tabou. C'est pour s'attaquer aux illusions dont le suicide est la conséquence et essayer de faire évoluer les réactions primaires et les attitudes archaïques qu'il engendre, que l'association SOS Suicide Phénix a été fondée. Elle ne doit jamais cesser de permettre à l'innommable de se nommer en recevant la parole impossible du suicidant, en lui donnant de choisir l'occasion d'une parole libre plutôt que celle d'un acte libre afin de restaurer, défendre et réconcilier, avec lui, vie et liberté.

DES IN NOMMES

Eric Degrémont, fondateur de l'association SOS Suicide Phénix
et Docteur Jules Merleau-Ponty, écrivain pour la revue Phénix Info.